

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans

Journal Hebdomadaire

Fondée le 1er Septembre 1827.

Publié par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, Lne., Téléphone Main 4100.

Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, Lne., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississipi, par an \$2.50
Pour les Etats-Unis, un an\$3.00
Par mois25c

La Question Irlandaise

Elle est plus que jamais à l'ordre du jour, cette question. A la veille de la Conférence du Désarmement qui doit avoir lieu à Washington il serait utile de la solutionner. Et cependant en ce moment il nous semble que les représentants du peuple Irlandais se montrent tant soit peu déraisonnables dans leurs pourparlers avec le premier anglais. Vouloir exiger que M. Lloyd George et ses collègues leur permettent de prendre part à la conférence à laquelle ils ont été conviés, au seul titre de représentants d'une nation souveraine, c'est trancher la question avant même qu'elle ne soit examinée ou discutée. Les gens les plus désintéressés et les meilleurs amis de l'Irlande trouvent certainement que les prétentions de M. de Valera et de ses collègues sont plutôt exagérées. Il semblerait que les chefs du parti Irlandais ont pour premier devoir de s'assurer avant tout, de la pleine mesure des concessions que l'Angleterre serait disposée à leur faire. Et comment peuvent-ils atteindre ce but sans assister à la nouvelle réunion à laquelle ils sont invités par le gouvernement anglais avec la plus grande cordialité et la plus entière franchise. Si les réclamations de l'heure présente des représentants du peuple irlandais sont justifiées, elles auraient dû être émises dès le début, dès les premières entrevues avec le premier anglais et les représentants de l'empire britannique. Il ne faut pas oublier que M. de Valera et ses collègues ont eu déjà plusieurs conférences avec les autorités anglaises à Londres, et qu'au moment de l'acceptation de la première invitation de M. Lloyd George la question qui cause en ce moment tant de délais et qui menace de faire échouer tout le travail de conciliation déjà accompli, n'avait pas été soulevée de part et d'autre. Nous ne sommes pas sur les lieux et nous ne pouvons pas approfondir les dessous d'une controverse qui existe depuis de longs siècles, mais dans l'intérêt de la paix mondiale et dans celui des deux partis aux prises, nous estimons que l'Irlande pourrait très bien consentir à prendre part à une nouvelle entrevue avec le premier ministre anglais et ses collègues sans insister pour que ses délégués soient reconnus d'avance comme les représentants d'une nation souveraine et indépendante, alors que ce status ne lui est accordé par aucune nation du monde. De Valera et ses compagnons peuvent d'autant plus renoncer pour l'instant à leurs prétentions, qu'ils se sont déjà présentés à Londres sans exiger qu'aucune autre qualité leur soit reconnue que celle de représentants ou délégués du peuple irlandais revêtus de tous les pouvoirs nécessaires. L'échange de notes qui a lieu en ce moment entre le premier anglais et le chef irlandais et la publicité qui lui est donnée ne peuvent que nuire de la façon la plus sérieuse à l'accomplissement de ce que tout le monde semble rechercher, c'est-à-dire, une entente, où de part et d'autre des concessions seront faites pour mettre un terme au règne de terreur qui sévit en Irlande et que l'on ne peut plus tolérer. Les représentants de la nation irlandaise porteront une lourde responsabilité devant l'histoire et l'humanité s'ils font échouer les efforts si louables et si sérieux qui ont déjà été accomplis pour rétablir l'ordre et la paix dans leur malheureux pays. Que l'Irlande d'abord discute à fond avec l'Angleterre. Ce n'est qu'après avoir épuisé tous les moyens que l'on semble mettre à sa disposition pour arriver à une entente

amiable que le pays des O'Connell et des Parnell pourra prendre une décision finale. Les subtilités de la diplomatie doivent faire place à un esprit de franchise et de conciliation.

CHANTECLER.

L'assassinat de M. Erzberger

M. Mathias Erzberger a été assassiné vendredi dans les parois du village de la Forêt-Noire où il passait ses vacances. Il était depuis longtemps visé par les réactionnaires et les militaristes allemands. Deux fois déjà il avait échappé aux coups de ses ennemis; lors de la seconde tentative, en janvier 1920, il fut grièvement blessé. Des haines féroces s'attachaient à l'homme qui, après avoir signé l'armistice du 11 novembre 1918, avait déclaré que le devoir et l'intérêt de l'Allemagne étaient de tenir les engagements contractés et qui, comme ministre des finances, avait préconisé un programme fiscal assez hardi. On se rappela le procès qu'il eut alors avec M. Helfferich. Avant de l'assassiner, ses adversaires avaient cherché à le discréditer politiquement en l'accusant de s'être approprié une partie des fonds dont il disposait pendant la guerre pour la propagande et d'avoir fait de fausses déclarations de ses revenus. Comme ces imputations n'étaient pas sans fondement (une grosse fortune acquise rapidement justifie tous les soupçons), la campagne avait porté. Pendant près d'un an, M. Erzberger s'effaça. Mais, depuis quelques mois, il avait repris son activité. Au mois d'avril dernier, il se rappela à l'attention par un grand discours politique; il passait pour être dans les meilleurs termes avec le chancelier Wirth. La bande noire a estimé que le moment était venu de se débarrasser définitivement de lui: elle l'a exécuté.

Le personnage n'était pas particulièrement sympathique. Mathias Erzberger était avant tout un ambitieux, qui n'avait guère de scrupules en ce qui concerne les moyens qui pouvaient servir sa carrière. Instituteur wurtembergeois, il se lança très jeune dans la politique et siégea dès 1903 au Reichstag. Très grand travailleur et plein d'entregent, il devint vite un des chefs du centre catholique. C'est lui qui, en 1906, passant à l'opposition avec son parti, causa la dissolution du Reichstag et détermina le prince de Bülow à constituer une majorité, d'ailleurs peu durable, par la coalition de la droite et des partis de gauche contre les catholiques et les socialistes. Lorsque la guerre éclata, il se montra d'un pangermanisme fougueux tant qu'il crut à la victoire des armes allemandes, réclamant en septembre 1914 les plus larges annexions et se faisant confier les fonctions officielles de directeur de la propagande à l'extérieur. A l'armistice de 1914 il comprit que l'Allemagne ne pouvait plus espérer la victoire et qu'elle devait chercher son salut dans la conclusion d'une paix blanche. En contact intime avec les Autrichiens et avec certains milieux du Vatican, il devint l'avocat d'un compromis avec les Alliés et fut notamment l'inspirateur de la fameuse résolution votée par le Reichstag en juillet 1917. Désormais la rupture était consommée entre le parti militaire et lui. On s'adressa tout naturellement à ce pangermaniste converti aux doctrines d'un pacifisme intéressé pour négocier l'armistice. Nous avons dit plus haut quel fut son rôle après la fin des hostilités.

Ce n'est donc ni un grand politique ni un homme de conscience droite qui disparaît. On ne pouvait contester la possession d'un certain flair politique à M. Erzberger, qui fit preuve de perspicacité en prévoyant relativement tôt le désastre auquel l'Allemagne s'exposait. Mais l'intérêt le plus terre à terre, où se mêlaient d'une façon inextricable son profit personnel et l'avantage de son pays, a toujours déterminé seul son action et ses variations d'opinion. Il était, on ne doit pas le tromper, un adepte de la Realpolitik, qu'il pratiquait avec un peu plus d'a-

bileté que d'autres, bien que son intelligence ne fût pas de premier ordre. Sans aucun doute, il était persuadé qu'actuellement l'Allemagne avait tout à perdre en reniant sa parole. Rien n'assure pourtant que, dans dix ou quinze ans d'ici, si l'occasion s'était offerte pour son pays de revenir avec quelque chance de succès à une politique d'agression, il n'eût pas de nouveau retourné sa veste, qui se prêtait fort bien à ces opérations cyniques. Toutefois, pour l'instant, il était l'homme d'une politique de paix et, si l'on peut dire, d'exécution du traité. C'est pour cela qu'on l'a tué.

L'événement est grave. Il prive le Reich d'un des rares personnages montés disposés à accepter la défaite et ses conséquences; mais, surtout, il constitue un symptôme inquiétant de l'état moral du pays. S'il s'agissait d'un crime isolé, on ne pourrait pas en tirer de conclusion d'ordre général; mais il fait partie d'une série ininterrompue; pour ne citer que les victimes les plus notoires, Kurt Eisner, Liebknecht, Rosa Luxembourg, Hugo Haase, Gareis, Hans Paasche ont été assassinés avant Mathias Erzberger. Nous assistons à l'exécution d'un plan systématique et unilatéral, dont les auteurs paraissent pouvoir compter sur la bienveillance des autorités judiciaires. Les chiffres sont éloquentes. Depuis le début de 1919, 314 assassinats ont été commis par des militaristes; six condamnés, pour un total de 31 années de prison. En revanche, pour 15 meurtriers d'extrême-gauche on enregistre 8 condamnations à mort et 176 années de détention. On se trouve ainsi en présence d'une guerre à mort déclarée par le clan militariste et réactionnaire à tous ceux qui veulent exécuter le traité. Il s'agit de supprimer ce leur qui seraient prêts à poursuivre à l'intérieur une politique démocratique et à l'extérieur une politique de paix, et d'intimider ainsi les audacieux qui pourraient prendre leur succession. Si la situation ne se modifie pas radicalement, les réactionnaires réussiront certainement à atteindre leur but. Un beau jour, les hommes qui ont provoqué la catastrophe de 1914 seront les maîtres du pouvoir, ne pensant qu'à recommencer. Si les extrémistes de gauche se décidaient à leur tour à prendre l'assassinat comme instrument politique ordinaire, les militaristes auraient à payer en sang un Wehrgeld. Mais alors l'Allemagne retomberait dans le chaos.

L'assassinat de M. Erzberger pose donc devant les gouvernements alliés un redoutable problème qui doit être envisagé avec le plus grand sérieux. Toutes les concessions faites sous le prétexte de servir les hommes de gauche n'ont servi qu'à exciter davantage leurs adversaires de droite, qui ne reculent devant aucun crime. Il n'y a qu'un moyen d'épargner: c'est de l'Europe de nouvelles secousses: c'est de faire comprendre une fois pour toutes à l'Allemagne qu'elle ne peut trouver son salut que dans une stricte exécution du traité, et que toute tentative de volte face sera justes conséquences de sa défaite sera inexorablement punie. Par toute autre méthode, loin de favoriser les gouvernements et les partis raisonnables, on les ruinerait.—P. B.

L'éternelle utopie.

Par une corrélation d'idées, assez étrange peut-être (mais dans l'espace infini toutes les audaces sont permises) le désastre du dirigeable ZR2, n'ayant causé que la mort d'une quarantaine de personnes, semble répondre à l'utopie humanitaire que Victor Hugo a célébrée lors de la découverte des ballons dirigeables.

La génération de 1850 mêlait le rêve aéronautique au rêve humanitaire et voyait la promesse d'une félicité parfaite pour le genre humain dans l'immensité de la voie aérienne, à laquelle on ne pouvait poser de frontières. Les poètes et les écrivains de l'époque, Victor Hugo en tête, célébra-

rent la découverte du ballon dirigeable comme un symbole de paix, comme un instrument de concorde universelle.

Epoque de rêve et d'idéalisme, qui évoluait au-dessus des réalités humaines, qui vivait, par l'envolée des imaginations, dans le "Plein ciel" de Victor Hugo.

Parlant de l'aérostat dirigeable le poète de la "Légende des Siècles" décrit la:

"Nef magique et suprême...
Qui a supprimé les patries

Elle a cette divine et chaste fonction
De composer là-haut, l'unique nation

Et de faire planer, ivre de firmament,
La liberté dans la lumière."

Hugo avait foi dans le succès et dans l'avenir de la science aéronautique; sa divination scientifique avait vu, très clairement, la conquête aérienne qui se préparait.

Mais lorsqu'il rêvait d'un nouveau facteur de paix universelle, il faisait fausse route. Les événements de 1914 à 1918 ont montré quel rôle d'assassins et de cyniques bandits les zeppelins ont joué dans la dernière guerre. Les batailles aériennes ont prouvé que même l'espace infini, dans lequel chacun peut avoir sa place immense, n'a pas empêché les hommes de s'entretuer en plein ciel.

Le rêve de Hugo fut aussi exprimé par Théophile Gautier qui chantait, en juillet 1850, avec un lyrisme intense les avantages de la découverte du bonnetier, Pétin, inventeur d'un dirigeable, qui eut surtout un succès de curiosité et de précurseur.

"Les contes de fées sont dépassés, dit Théophile Gautier. Cette indispensible, fatale, dans le bon sens du mot. L'humanité prend vraiment possession de son globe... Quand les ballons seront passés à l'état usuel, que deviendront les frontières, les douanes, les passeports et toutes ces vieilles formes de l'ancienne barbarie que nous appelons civilisation? Quelles guerres seront possibles lorsque les peuples se visiteront toujours comme des amis qui demeurent dans la même rue?"

Voilà ce que Théophile Gautier écrivait. Le pauvre prophète que ce spirituel écrivain! Il n'est pas jusqu'à Jules Verne qui n'ait vu dans le dirigeable "le bonheur de l'humanité."

Inutile d'insister sur la faillite des espérances humanitaires que les idéalistes que nous venons de citer avaient fondées sur l'invention du ballon dirigeable. Les tirades de Victor Hugo, l'emballement de Théophile Gautier ont reçu des tonnes de mitraille et sont écrasées sous les obus, enterrées avec les ruines que les dirigeables ont accumulées lors de la dernière guerre.

C'est dans cet ordre d'idées, que nous disions plus haut que la destruction du ZR2 était un accident humanitaire. Si en effet, l'on considère que ce géant, des airs était destiné à porter un armement formidable, devait avoir des provisions considérables d'obus, était appelé, en un mot, à devenir un facteur de destruction de premier ordre, dans les guerres futures et à chiffrer par centaines le nombre de ses victimes, on admettra qu'il a bien fait de se suicider. Tout en déplorant le nombre des morts causés par les essais de ce monstre aérien on se demande si l'humanité doit s'affliger de sa perte?

Il est entendu qu'il doit y avoir bientôt une conférence où l'on parlera de désarmement. Mais ce vieux ballon d'essai sans cesse lancé et sans cesse dégonflé, c'est l'éternelle utopie. Les idéalistes qui ont célébré la découverte du dirigeable comme facteur de paix et de concorde ont passé leur chimère au président Harding. Le désarmement est un rêve. L'ambition et les appétits humains, une réalité qui ne désarme pas.

Ni dans l'air, ni au milieu de l'océan, ni dans les profondeurs des montagnes, ni en aucune partie du vaste monde, il n'existe de frontières qui puissent échapper aux conséquences de nos actes.